

Bertrand Laverdure à Catherine Mavrikakis

Bertrand Laverdure

Numéro 130, septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laverdure, B. (2011). Bertrand Laverdure à Catherine Mavrikakis. *Moebius*, (130), 127–130.

*Ému comme si une de tes phrases
était venue me visiter*

Chère Catherine Mavrikakis,

Je suis un corneur de pages. Quand je tiens un livre entre mes doigts, je deviens une espèce de juge des morceaux choisis, je m'immisce dans le texte et en retire, méticuleusement, des layettes sous forme de citations, phrases, paragraphes qui sont venus se fondre parfaitement avec mes attentes de lecteur. Pour être plus précis, ce sont moins des attentes que des épiphanies de lecture, à la limite du processus d'identification infantile que l'on expérimente au cinéma. Mais je m'exprime encore avec cette approximation qui en fatigue quelques-uns. Ce que j'aime par dessus tout, lorsque je corne des pages, c'est soutirer à un texte ami (car ce texte devient un ami intellectuel, un allié fictionnel, toujours prêt à revenir me visiter) des paroles d'une pénétrante lucidité ou des phrases fétiches, porteuses d'un sens frais, comme on dit «sang frais». En somme, des idées qui ne se seraient pas encore coagulées, neuves, qui ne se seraient pas encore compromises au vent médiatique qui fait tout sécher. J'ai corné beaucoup de pages dans ton dernier livre.

Je viens de terminer la lecture de ton e-carnet chez Héliotrope. Premier constat de type anecdotique: je suis tombé en amour. Je suis tombé en amour avec ta pensée. Il y a de ces pensées, juste assez charnelles, juste assez profondes, juste assez exceptionnelles qui mettent en branle ce brave processus de l'addiction. Je te lis depuis ton premier roman, Catherine (permets-moi ici le tutoiement éhonté), et je ne cesse de trouver dans les pages que tu nous offres des avenues qui comblent mon entendement. Ce que je cherche, en fin de compte, tout autant dans

ma position de lecteur que dans celle de scribe, ce sont ces moments, comme tu l'expliques si bien dans ton livre, de « *too good to be true* ». Ces moments de grâce où surviennent une adéquation formidable, curieuse, toujours insoupçonnée, entre une idée vague que nous avons et sa saisie ou saillie soudaine dans le texte d'un poète, d'un essayiste ou dans ton cas d'une poète-essayiste. J'ai publié ce mot sur Twitter à la suite de la lecture de *L'éternité en accéléré* que je reproduis ici : « Aimer une pensée, c'est trouver un refuge intellectuel et humain pour nos idées vagabondes. *A compassionate shelter for ideas.* » Les cent quarante signes réglementaires ont été respectés, ce qui en fait une espèce d'aphorisme pompeux, je l'admets. Mais au-delà de la forme, j'ai tenté d'exprimer ainsi en peu de mots ce qui se passait dans ma tête lorsque je te lisais.

Nos pensées les plus vagabondes, les moins représentables, nos radicalismes souterrains surgissent dans ta prose avec une aisance, une finesse d'esprit roborative. Tu racontes ces voyages quotidiens en « Absurdistan » avec toutes les nuances nécessaires, échappant à la folie ordinaire en montrant toujours que tu n'es qu'une observatrice lucide de la complexité humaine. Ces apparitions angoissantes du chaos ou ce dévoilement de l'absurde qui nous gouverne réjouissent intensément le lecteur attentif que je suis, lui aussi, constamment sidéré par tant de choses, désespéré parfois, et revenant sans cesse consulter les divers soubassements de sa pensée. Paradoxe des angoissés qui se soulagent en trouvant des raisons supplémentaires d'angoisser. L'expression « aller au bout de sa pensée » convient tout à fait à ton processus créateur, tout aussi bien qu'à ta plume d'essayiste. Voilà pourquoi je m'étais tant délecté en lisant *Ventriloquies*, entre autres, cet essai écrit à quatre mains avec Martine Delvaux, et qui porte sur l'enfantement. La politesse épistolaire m'indiquerait ici d'ajouter une phrase pour dire que je regrette de ne pas avoir lu tes autres essais et que je m'y mettrai sans doute bientôt. Certes, j'aimerais m'y plonger, mais tous tes romans et les deux essais que j'ai lus de toi m'ont procuré tellement de plaisir que j'hésite à entreprendre le parcours sans faille du lecteur boulimique. Enfin. Je veux garder cette impression d'émerveillement intact. Tu comprendras

sans doute cette plongée dans mes doutes personnels, encore sujet à cette connivence intellectuelle formidable qui m'a d'ailleurs poussé à t'écrire cette lettre publique.

Ici, il manque une transition élégante, mais il me suffira d'écrire que tu n'es pas qu'une écrivaine, tu es aussi un être humain.

Je t'ai rencontrée à plusieurs reprises lors de lancements, de mondanités littéraires montréalaises. Tu parles dans ton essai de ta « personnalité sociale », celle qui sort le matin de chez toi et va à la rencontre du monde, côtoie les collègues de travail et apporte avec elle sa politesse défensive. Les mondanités sont ce qu'elles sont, et toi qui révères Proust et écoutes même des extraits de son œuvre dans ton iPod (lus avec la voix si nette d'André Dussolier), sais bien que sous le vernis des paroles mondaines se cachent des centaines de drames humains, des comédies humaines qui se jouent en sous-texte. C'est pour cette raison un peu bête que je ne me suis jamais senti capable de te dire plus de mots que ne le requérait mon admiration un peu béate (mot trop proche de bête), ces quelques « J'aime ton dernier livre », « J'aime ce que tu fais » lancés entre deux verres de vins. Je ne voulais surtout pas revêtir le paletot de l'admirateur littéraire, du « fan », rôle malheureusement trop bien balisé dans cette comédie humaine des rencontres artistiques marquantes, rôle toujours quelque peu pathétique, à la limite de l'impertinence. Je suis d'ailleurs d'accord avec Amélie Nothomb qui dit, dans son dernier livre, *Une forme de vie* (regorgeant, en passant, de constatations judicieuses sur l'exercice de la correspondance), qu'il y a toujours une certaine forme d'agression dans cette pratique. On voudrait toujours un morceau de ce modèle à qui on souhaiterait ressembler, comme tu l'écrivais si bien au sujet du mimétisme vestimentaire dans ton essai, et effectivement, l'échange épistolaire le permet. Nous repartons avec une lettre, un objet de pensée soutiré à l'autre, arraché à son esprit labile, mouvant, humain. Bref, s'approcher de quelqu'un, soit grâce à une lettre ou dans un contexte mondain, ressort toujours d'une espèce de désir maniaque de rencontre qui ne sera jamais exaucé. Nothomb parlait de la déception habituelle qu'elle ressentait en conversant de vive voix ou lors d'un tête à tête

avec ses correspondants. Préserver l'idéal du rapport virtuel qu'implique la distance scripturaire, voilà toute la beauté de la lettre. Celle-ci permet alors ce surplus d'authenticité interdit en public ou impropre à notre moi « social ».

Te souviens-tu m'avoir suggéré de voler *L'éternité en accéléré*, lors d'un lancement récent d'Estuaire, numéro de revue à laquelle tu avais collaboré? J'avais eu cette audace de te dire que j'aurais aimé lire ton dernier livre mais que je n'avais pas de travail et peu de ressources financières pour me procurer des livres, à cette époque. Ma copine, furieuse lectrice comme moi, a eu la gentillesse de me l'offrir à Noël. Simple échange de cadeau. Un seul livre chacun. Je lui ai acheté *Les bouteilles* de Sophie Bouchard et elle m'a offert ton essai. Je vais te dire, quand tu m'as suggéré d'aller voler ton livre, j'ai senti que ce n'était pas ta « personnalité sociale » qui m'adressait la parole mais sans doute ta « personnalité d'écrivain ». J'en suis resté ému. Ému comme si une phrase d'un de tes livres était venue me visiter, m'interpeller, cassant d'un coup le déroulement toujours quelque peu convenu des mondanités montréalaises.

Bertrand Laverdure